

ACTION LITURGIQUE ET SAINTETE SACERDOTALE

Conférence prononcée par le R. P. PAUL DONCOEUR, S. J.

*Hic est calix sanguinis mei,
Novi et aeterni Testamenti, Mysterium fidei,
Qui pro Vobis et pro multis effundetur
In remissionem peccatorum.*

ÉMINENCE, RÉVÉRENDISSIMES PÈRES ET SEIGNEURS,
MES FRÈRES DANS LE SACERDOCE,

L'assemblée qui se tient sous vos yeux, Éminence, exprime à sa manière, d'une façon saisissante, la gravité de l'heure que nous avons à vivre. Si je me souviens bien, certains congrès liturgiques, tenus il y a quinze ou vingt ans à Paris, réunissaient quelques spécialistes, quelques prêtres, une poignée de curieux. Je ne pense pas qu'ils eussent rempli le quart de cette nef. Aujourd'hui, c'est par centaines que les prêtres sont accourus autour de vous; et, si l'appel avait été adressé aux fidèles, c'est par milliers qu'ils seraient venus entendre les leçons, s'ouvrir l'esprit, le cœur, à ce Mystère de la Foi, tellement ils ont compris qu'il ne s'agissait plus d'une curiosité, fût-elle très noble, de l'esprit, d'une recherche sublime de l'art. Les chrétiens savent aujourd'hui que la liturgie nous apporte, dans l'angoisse du monde, dans cette heure particulièrement douloureuse où l'humanité cherche son salut, une réponse sacramentelle, mystérieuse. Ils ont le sentiment qu'enfin nous allons entendre d'autres paroles que la parole humaine, voir d'autres gestes que ceux des triomphateurs d'un jour, nous livrer à d'autres combats que ceux qui déchirèrent les hommes entre eux; et peut-être, par notre effort, fils de l'Église, autour de l'autel, de la Croix du Christ, faire avancer le règne de Dieu.

Mysterium fidei, quod pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.

Mes frères, prêtres et curés, ce qui vous a amenés ici, dans cette église de Saint-Flour, si difficile d'accès, ç'a été l'angoisse de votre cœur. Il vous est apparu que, pour obtenir cette rémission des péchés qui nous accablent, il fallait que nous allions puiser aux sources du sacerdoce. C'est pourquoi vous avez voulu, Monseigneur de Saint-Flour, nous recevoir dans cette chrétienté fidèle et rude, afin que ce ne soit pas la curiosité qui nous attire en un lieu pittoresque, mais que nous plongions dans les données réelles de notre peuple, d'un peuple empreint de foi, dont nous connaissons les combats difficiles.

Ce soir, ayant à méditer ensemble notre messe, nous étendrons notre regard vers la chrétienté douloureuse, vers l'humanité perdue et désespérée, et nous essaierons de mieux comprendre ce que l'Église nous offre, ce que notre peuple réclame de nous.

Pour vous parler ici de notre messe, seule la voix d'un curé d'Ars aurait pu se faire entendre; la voix d'un curé qui, plus que tant d'autres, a mesuré avec une si grande intelligence et un sentiment si vif la détresse de son peuple. Il n'a pas cru que c'était trop faire que de se jeter à corps perdu dans son sacerdoce. Dans son amour, il se sacrifia lui-même tout entier avec le Christ. Aussi, quand il parlait de la messe à ses villageois d'Ars, à cette immense paroisse pèlerine de France, du monde, assemblée autour de sa petite chaire paysanne, pleurant, souffrant, gémissant à son autel, il touchait les cœurs par la puissance de la grâce qui émanait de toute une vie, de ses nuits de prières, de ses sacrifices et de ses mortifications. En sorte que la seule vue de ce prêtre suffisait à bouleverser les âmes. Quand ils le voyaient à l'autel, les témoins disaient : « On eût cru un séraphin. »

Mes frères, le curé d'Ars incarne à nos yeux toute la grâce du sacerdoce, la grâce de la sainte liturgie. Ce prêtre ignorant, ce prêtre qui avait eu tant de mal à passer ses examens de théologie, on a dit de lui aussi qu'il n'était pas un liturgiste. Et il n'était certainement ni un archéologue, ni un artiste, ni un musicien. Certains docteurs avaient prononcé qu'il n'avait pas assez de théologie pour faire un

prêtre. Il en eut assez pour faire un saint. Il eut de même assez de liturgie pour faire de son petit sanctuaire d'Ars une église étonnante, où l'on venait admirer, vénérer, avec une émotion sans pareille, les mystères sacrés que lui-même accomplissait.

Ah! certes, il eut le sentiment très vif de ce qui, dans ces journées, vous a tellement préoccupés : rendre à la splendeur du mystère sa vérité, l'entourer de toute la magnificence, lui rendre sa vie. Et, je vous en prie, lorsque vous irez en pèlerinage à Ars, ayant célébré la messe avec le grand calice de vermeil du curé d'Ars, le tenant dans vos mains tremblantes, vous lui demanderez la grâce de comprendre votre sacerdoce et sa liturgie. « Grâce terrible », disait-il, « ah! que le prêtre est grand; on ne le comprendra bien qu'au ciel. Sur la terre, si on le comprenait, on mourrait, non de frayeur mais d'amour! »

Quand, à *La Providence*, vous vénérerez le magnifique ostensor qu'il avait fait faire à Lyon, vous mesurerez ce que la foi d'un pauvre prêtre, sans culture et sans art, était capable d'opérer. Je ne sache pas qu'il y ait beaucoup de cathédrales qui ont osé ce luxe d'un immense ostensor en vermeil, tellement lourd que, dans les dernières processions, qu'il faisait, le pauvre curé chancelait, ou plutôt, disait-il : « C'est lui qui me portait plus que je ne le portais moi-même. »

Vous imaginerez toutes les exigences de cette âme sacerdotale qui estimait que rien n'était trop beau pour le culte de son Seigneur, et qui trouvait, je ne sais où, ce goût extraordinaire, et aussi cette justesse, qui fait de sa sacristie un modèle. Quand vous vénérerez encore la chasuble de velours bleu, brodé pour l'Immaculée Conception, vous serez surpris de constater que, dans une époque aussi ingrate, d'aussi pauvre goût, ce petit curé des Dombes ait pu choisir et orienter un travail si parfait, qui nous tient encore aujourd'hui dans l'admiration.

Pauvre plus que tous les pauvres, misérable plus que tous les misérables, vivant dans son presbytère dans le dénuement le plus total, n'ayant rien d'autre, pour soutenir ses forces, qu'une bouillie sans goût qu'il cuisait lui-même, quelques misérables matefaims, quelques pommes de terre pourries; si dur à lui-même; si dépouillé de tout,

il voulait que son église fût une splendeur. Il voulait que les cérémonies du culte, la messe, tout ce qui entourait la messe, le respect du Saint-Sacrement, les processions de la Fête-Dieu, l'adoration du Saint-Sacrement, fussent si belles que les paysans, malgré leur ignorance, en reçussent des yeux une telle impression qu'ils fussent plongés, sans le savoir, dans le Mystère de la foi. Vous savez qu'il avait obtenu pour quelques-uns d'entre eux une grâce extraordinaire de contemplation. Tel ce paysan, qui, laissant ses outils à la porte de l'église, restait des heures dans la contemplation du tabernacle, et répondait à son curé qui l'interrogeait : « Je l'avise et il m'avise... » Et le curé d'Ars répétant ces paroles disait : « *Que c'est beau une âme qui a la foi !* »

Ce souci de la splendeur des fleurs, de la splendeur rituelle, cette jalousie de la splendeur du tabernacle, de l'autel et des vases et des ornements sacrés s'achevait dans le souci de la perfection du culte. On citait sa paroisse et son cérémoniaire en exemple dans toute la région.

Je ne sais pas s'il avait quelque érudition liturgique. J'en doute, mais son sens sacerdotal lui avait fait retrouver très justement la vérité.

Son exemple doit être un encouragement à vos efforts pour donner à vos paroisses, à la célébration du culte, plus de splendeur, plus de justesse. Vous apprendrez de lui ce zèle pour émouvoir votre peuple, par une liturgie vivante, pour l'insérer dans leur vie, comme il l'avait fait dans la vie de ses paysans. Alors rien ne sera perdu, ni les efforts pour traduire ces textes, ni les efforts pour mettre en scène les rites, pour les expliquer et pour y faire participer vos fidèles, ni les efforts pour leur rendre plus sensibles les vérités fondamentales de la foi, véhiculées par la liturgie.

L'Église catholique a affirmé, devant le scandale du protestantisme, que ces splendeurs, ce concours des arts, ces incarnations de la prière étaient légitimes, et que, par les yeux, par les oreilles, par tout son être, le peuple chrétien aspire la présence et la grâce de Dieu. Ce que l'Église a affirmé pendant des siècles, elle l'a réaffirmé de nouveau dans les temps modernes, elle le réaffirme encore aujourd'hui.

Il est singulièrement émouvant de constater que nos frè-

res, qui s'étaient éloignés de nous dans une inintelligence, quelquefois coupable, mais souvent pardonnable en raison de nos propres trahisons, reviennent à nous par nostalgie. L'âme de leur peuple est assoiffée et brûlée du désir de cette grâce de la liturgie.

Ainsi donc tout cet effort auquel on vous demande de participer, mes frères, est béni de Dieu. Il répond à son désir et à sa volonté.

II

Et cependant — l'exemple du curé d'Ars va nous faire franchir ce palier — ce ne sont pas des industries seulement que nous voulons apprendre ici. Ce ne sont pas des habiletés publicitaires, des inventions techniques qui suffiront à rendre la liturgie plus saisissable et plus vivante. A côté de ces ingéniosités, au-delà de ces industries, ou plutôt sous cet effort nécessaire, nous sentons qu'il fallait un effort nouveau pour nous plonger dans le Mystère. Ainsi tout notre travail de pastorale liturgique trouverait son âme.

En effet, il n'en va pas ici comme ailleurs, où les hommes peuvent être conduits par des administrateurs habiles, qui savent comment on capte la confiance des foules, par des orateurs ingénieux qui savent émouvoir les âmes, ou par des artistes qui les éblouissent.

Le chrétien, et j'ose dire, le païen s'il est de bonne race, discernent vite si tout cet effort est sincère, s'il est une expression vraie de la réalité; ou s'il n'est qu'un calcul, qu'une habileté, qu'un savoir-faire.

Ah ! mes frères chrétiens, comme nous serions tristes si vous pouviez soupçonner que dans le zèle déployé pour vous faire comprendre les cérémonies, que dans l'effort multiplié pour les rendre plus belles, que dans l'habileté avec laquelle nous vous les présentons plus proches, il n'y avait pas au fond de notre action, la dominant, la commandant, l'inspirant, une soif ardente de vos âmes pour les gagner n'importe comment à Dieu. Tout le reste n'est que moyen. Ce qu'il nous faut, c'est la rémission des péchés. Ce qu'il nous faut, c'est le salut de nos frères. Ce qu'il nous faut, c'est, grâce à la liturgie, la communion avec le Sang

du Christ, afin que dans ce Sang plongent nos âmes. Au Calvaire, le Christ n'a recherché ni les modes ni les moyens. Il s'est laissé, par la main du bourreau, lier, courber par la violence; et, sous les huées du peuple, repousser et jeter par terre. Il a été ainsi traîné au sommet du Golgotha, où, sans aucune espèce de respect pour sa personne sacrée, son pauvre corps a été étendu sur la Croix. C'est là qu'enfin suspendu entre ciel et terre il savait qu'*il attirerait tout à lui.*

Il n'en sera jamais autrement dans les siècles. Ce ne sera pas l'habileté de parole, l'élégance des gestes, le savoir-faire des administrateurs qui sauveront nos peuples. Nos peuples ont faim et soif; ils sont plongés dans le péché, ils sont tenus par les bras de Satan, et ce ne seront pas des enchantements quelconques qui pourront les délivrer. Une lutte corps à corps avec le démon, seule, les sauvera.

Quand nous lisons dans l'histoire du curé d'Ars le récit de ces nuits de bataille, ces souffrances atroces, cette agonie par lesquelles il passe, nous nous demandons pourquoi cela ?

C'était pour lui permettre de monter à son autel autrement que nous y montons, mes frères. Ah ! quand un prêtre a passé, comme lui, la nuit à se battre avec le démon, pour lui arracher une à une les âmes de son peuple et de ce peuple immense qui dépasse les frontières de sa paroisse, — quand il a passé, comme lui, des nuits dans l'angoisse pour obtenir ces âmes de la miséricorde de Dieu, pensez-vous qu'il monte à l'autel comme nous ?

Un jour, comme j'essayais de faire comprendre la prière à une jeune incroyante, tout à coup, avisant le bréviaire que j'avais dans les mains, elle me dit avec une sorte de défi : « Mais si vous y croyiez, mon Père, votre bréviaire, il vous brûlerait les mains. »

Je n'eus qu'à baisser la tête parce que jamais mon bréviaire ne m'avait brûlé les mains. Et je vous demande, mes frères dans le sacerdoce : Votre calice vous a-t-il jamais brûlé les mains ! Si nous croyions véritablement à l'amour que Dieu a manifesté envers les hommes, comment pourrions-nous tenir ce calice ?

Quand le curé d'Ars était à son autel, débattant la rédemption du monde avec Dieu, présent entre ses mains, alors

des larmes, des sanglots, qui n'étaient pas prévus dans les rubriques, jaillissaient de son cœur angoissé par le travail de la méditation, ou par le ministère qu'il exerçait au confessionnal. C'est là, dans l'amour d'un saint, qu'est l'âme de notre liturgie.

Mes frères, si le mouvement liturgique, auquel aujourd'hui vous apportez toute votre foi, prend un tel essor, c'est que nous avons commencé de comprendre, qu'en effet, bréviaire et calice devaient nous brûler les doigts. Nous avions le cœur déjà brûlé de la pensée de notre peuple; nous sentions le désarroi dans lequel il était plongé; nous voyions les déroutes solennelles et catastrophiques des entreprises humaines : nous ne savions plus où l'humanité courait. Alors, il a bien fallu nous tourner vers le Seigneur et quand il est dans nos mains sur l'autel, quand nous avons prononcé sur ces offrandes la parole solennelle : *Hic est calix sanguinis mei, novi et aeterni testamenti, mysterium fidei*; nous commençons de comprendre que c'est là, si nous y plongeons, que nous trouverions la force de vaincre le péché du monde.

Mes frères, si notre méditation de la Passion du Christ, si la réalisation du Mystère que nous accomplissons, était le fond de notre vie sacerdotale, il ne serait peut-être pas nécessaire de traduire les textes latins, mais à travers les formules et au-delà des gestes liturgiques, la lumière passerait et les hommes seraient éblouis. Avez-vous songé à ce qui a été vécu pendant des siècles chrétiens? Qu'est-ce que les pauvres fidèles, qui ne savaient ni lire ni écrire, qui n'avaient pas de beaux missels, pouvaient faire pendant la messe? Que faisait Jeanne d'Arc pendant sa messe? Pouvait-elle comprendre ce qui était dit? Oui, elle le comprenait; elle le comprenait par son instinct chrétien qui allait rejoindre les réalités sacramentelles qu'elle avait sous les yeux. Les fidèles de cette époque entendaient un prêtre leur parler dans une langue inconnue, accomplir des gestes mystérieux qui leur étaient fermés; mais ils communiaient, les uns et les autres, dans cette certitude que là s'opérait leur salut, que, de là, se dégageait le destin du monde.

La question liturgique était simple pour eux! Pendant des siècles, les chrétiens ont prié de la sorte. Hélas! lorsque la foi a disparu, lorsque le peuple n'a plus cru, ou à peine,

lorsque nous-mêmes nous avons laissé la chaleur se refroidir dans nos cœurs, alors s'est posé le scandale d'une liturgie morte et inaccessible, que nous devons péniblement travailler à traduire à un peuple qui ne sait plus rien.

Entendez qu'il ne s'agit pas seulement de traduire d'un dialecte dans un autre; il ne s'agit pas seulement d'expliquer un texte, ou le symbolisme; il faut traduire les réalités du mystère. Je ne sais pas comment. Ce ne sera peut-être pas par des mots. Le curé d'Ars prêchait lamentablement, si j'en juge par ses sermons écrits; mais il devait y avoir dans son regard, dans ses yeux suppliants, dans ses yeux pleurants, dans sa voix, dans ses gestes, une telle puissance d'expression que les fidèles en étaient saisis, qu'ils allaient avec lui vers le mystère de Dieu, comme ce paysan dont je vous parlais tout à l'heure.

Mes frères, il faudrait que nous eussions le sentiment vif de ce que comporte une telle liturgie. Lorsqu'il nous arrive de réaliser ce mystère, nous nous sentons comme au bord d'un abîme. Parfois nous découvrons que ce Christ, que nous avons aimé, entendu dans l'Évangile, tout à coup, est proche de nous, que rien ne nous sépare de lui, qu'un voile qui, lui-même, n'est rien; que, dans une intimité totale, si nous le voulions, l'union serait faite entre lui et nous. Si nous le percevions, comme le curé d'Ars, nous serions brûlés par cette présence : le Christ, le Seigneur Jésus bien-aimé, devenu si proche de notre pauvre vie qu'il a voulu pénétrer même notre chair, afin que nous ne fassions plus qu'un avec lui ! Quel mystère !

Mais si nous comprenions surtout qu'il vit et renouvelle en nos mains son sacrifice, si nous étions réellement, nous autres prêtres, de nouveaux Christ, accroissant sa stature dans l'histoire; si nous comprenions que nous accomplissons cette rédemption par le sang de Jésus-Christ; si nous comprenions ce qu'était sa prière vers son Père; ce qu'était l'offrande de son amour; alors nous en parlerions autrement que nous n'en parlons, nous vivrions autrement que nous ne vivons. Et, petit à petit, les hommes, même ceux qui ne savent pas, attirés par une puissance mystérieuse, viendraient vers nous. Car les hommes, à moins d'être les derniers des damnés, ont gardé le sens du mystère qui les appelle; ils ont gardé quelque sens du divin, et ils sont ins-

tinctivement attirés vers ce qui le leur rappelle et réveille leur nostalgie.

Lorsque saint Vincent Ferrier prêchait dans cette église, ou sur telle place de Saint-Flour, lorsqu'il venait parler ici son patois limousin, croyez-vous que tous comprissent son langage? Tous sentaient sur le visage de ce saint, dans la parole de cet apôtre enflammé, la preuve d'un amour qui ne trompe pas; et alors ils le suivaient sur les routes, s'arrachant les pieds aux cailloux du chemin, se donnant la discipline, jeûnant, passant des nuits à prier et à pleurer.

Peut-être, mes frères, sera-ce le dernier effort de notre liturgie. Nous ne savons pas où nous nous sommes engagés. Il est dur, en effet, il est dangereux de se laisser prendre par la réalité de nos mystères. Oh! comme nous sommes habiles à les rendre plus pompeux sous les belles apparences! Comme il est facile d'encenser solennellement un Évangélique précieusement relié. Comme il est facile de célébrer, dans une grande somptuosité, les rites sacrés! Mais il ne faut pas oublier que les paroles de l'Évangile ne demandent pas seulement l'encens de nos mains, mais l'acquiescement de nos cœurs; que les sacrements ne demandent pas seulement la pompe de nos rites, mais un cœur sacerdotal consumé par l'amour de Dieu.

Nous n'avons pas fait ces calculs pharisaïques. Nous entendons entrer dans le vrai et ne pas jouer avec la liturgie; car cela est trop grave et trop dangereux. Oui, à mesure que notre prière liturgique va nous prendre, que le sacrifice va nous saisir, nous allons être appelés à demander pardon de nos fautes, et non pas seulement à réciter quelques formules au pied de l'autel, à nous frapper la poitrine, comme des pécheurs que nous sommes. Nous allons donner un sens à la parole du *Munda cor meum* : *Brûlez mes lèvres avec le charbon dont vous brûlâtes les lèvres du prophète Isaïe*. Un jour peut-être ce charbon passera sur nos lèvres et une fois brûlées, elles prêcheront l'Évangile d'une autre façon. A force de prendre en mains ce calice, nous allons être appelés à y verser nous-mêmes notre propre vie, peut-être notre sang et il va falloir cesser de plaisanter, il va falloir nous décider à vivre dans la sincérité totale, afin de témoigner, si oui ou non, nous y croyons.

Oui, mais il y a ici un redoutable danger. « Ah ! mon ami, disait le curé d'Ars, que c'est effrayant d'être prêtre. Si on savait ce que c'est, on s'enfuirait comme les saints dans les déserts pour ne pas l'être. » Il a fait mieux. Il s'est enfui, enfoui dans le cœur du Christ. A y mourir. Quand nous aurons ainsi fait, nous saurons accomplir une liturgie qui ne sera plus une trahison. Il ne s'agit plus de peindre un visage de morte et de le maquiller parfaitement : il va falloir qu'une liturgie vivante surgisse de notre sacerdoce, identifié à celui du Christ.

Vous vous rappelez peut-être cet appel terrible par lequel Léon Bloy termine son roman *La femme pauvre*; comme ces appels qu'on voyait naguère à l'échoppe de nos artisans, il écrivait, encadré comme une annonce, ces quatre mots : « ON DEMANDE DES PRÊTRES. »

On demande des prêtres, cela est très vrai et plus vrai qu'il y a trente ans et plus tragique aussi; Dieu merci, notre mouvement liturgique en suscitera. Il fera comprendre à de jeunes chrétiens que le sacerdoce est autre chose qu'un métier; qu'il est véritablement un combat, et qu'il vaut la peine que des jeunes hommes, désireux de vie héroïque ou simplement féconde s'y donnent dans la foi de leurs dix-huit ans, peuplent nos séminaires et nos noviciats, s'y préparent à un apostolat fervent et qu'ainsi revivent des églises, aujourd'hui désertes.

Oui, nous aurons des prêtres, nous aurons des prêtres en grand nombre. Cependant, nous n'aurons pas encore répondu complètement à l'appel de Dieu. Car l'annonce de Léon Bloy portait cet autre mot : « D'AUTRES. » On demande, le comprenez-vous, des prêtres, *d'autres* ! Or, le mot de Léon Bloy est murmuré douloureusement, et, quelquefois, avec révolte, par des âmes qui ont raison d'être exigeantes. Oui, on demande des prêtres qui soient saisis par le sacerdoce, des prêtres dont on puisse dire que leur cœur est le cœur du Christ, des prêtres dont on puisse dire qu'à l'autel ils sont lumineux comme Moïse quand il descendait du Sinaï la face irradiée. Telle était la face du curé d'Ars, de ce pauvre prêtre qui ne parlait pas bien, qui chantait un mauvais plain-chant, mais qui, le visage baigné de larmes, témoignait mieux que par des mots qu'il était saisi par la vision intérieure du Mystère qui brûlait son âme. -

Quand je pense à la banalité des paroles que je prononce en descendant de l'autel, à la misère, à la froideur de mon cœur, je mesure l'urgence de cet appel qui monte vers nous du plus profond de notre peuple. Oui, d'autres prêtres !

Lorsque ce sera le cri des foules qui se sentent perdues, lorsqu'elles feront l'assaut du cœur du Christ, l'assaut du Père éternel, elles les auront ces prêtres-là. C'est à nos dépens que cela s'accomplira, à nos dépens parce que nous serons consumés, nous aussi, par la grâce du sacerdoce, qui a été déposée comme un feu dans notre poitrine à l'heure de notre ordination, feu qui nous consumera tout entiers. Nous n'en serons plus les maîtres.

Lorsque tout en nous sera consumé, alors nos paroles et nos gestes auront une telle valeur que les âmes viendront à nous et, comme aux pieds du curé d'Ars, tomberont à nos pieds sans résistance. Ce sera notre liturgie, une liturgie véritable, conquérante, rédemptrice, parce que le prêtre y meurt pour son peuple, s'immole pour lui comme le Christ.

Mes frères, on vous apprend aujourd'hui à chanter avec vos prêtres les paroles saintes, on vous apprend aujourd'hui à étudier, à comprendre les Saintes Écritures qui vous sont lues; on vous apprend à ne plus venir auprès de cet autel pour regarder ce qui s'y accomplit, mais pour y communier sacramentellement. C'est beaucoup. Vous comprendrez aussi que, comme les prêtres, vous avez à y jouer votre rôle. Lorsque dans chaque paroisse, comme le voulait le curé d'Ars, tous les hommes, tous les chrétiens participeront à l'acte du Christ; lorsque, dans le calice, ils comprendront qu'il ne suffit pas de mettre les quelques gouttes de vin qui seront le sang du Christ, mais qu'il faut qu'eux aussi y mettent quelque chose du sang de leur âme; lorsque vous sortirez de votre messe, de votre communion, le cœur tout entier renouvelé, en disant : « C'est fini, je n'ai plus ni regrets, ni amertume; j'ai pardonné à ceux à qui je devais pardonner, j'ai tout accepté de la volonté de Dieu » : alors nous pourrons parler de liturgie vivante. Quand, prêtres pour votre part, dans cette liturgie réelle, vous aurez pu prononcer les paroles du *Pater*, et dire avec le Christ en vérité : *Pater, non sicut ego voto, sed sicut Tu... Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante Te*, par vous la rédemption du monde s'accomplira à nouveau, parce que la rédemp-

tion du monde ne consiste pas dans le sacrifice des boucs et des génisses, ni même dans le sacrifice matériel du sang du Christ. Ce sang puise sa vertu dans la grande prière sacrificielle : *Ita Pater!*... Il est offert en réparation du péché, en réparation de la révolte d'Adam, de la révolte de toute l'humanité, en réparation du désordre et des souffrances qui naissent de son péché. Le Christ, nouvel Adam, acquiesce solennellement à la volonté du Père et proclame que cette volonté, qui se manifeste d'abord dans la souffrance, afin que l'homme en vienne à comprendre son erreur, est une volonté d'amour.

Le curé d'Ars disait des souffrances, ces épines, que lorsqu'elles ont été plongées dans le sang du Christ, elles y sont consumées, et deviennent douces comme de la cendre.

Ainsi, mes frères, lorsque vos croix, vos deuils, vos souffrances, vos maladies, vos labeurs, seront consumés dans le cœur du Christ, ils deviendront doux comme de la cendre; vous repartirez renouvelés par la communion; vous sortirez de l'église, joyeux comme des rachetés, des élus. Et quand on vous verra passer dans les rues de votre ville, revenant de la messe, on saura qu'aujourd'hui, comme hier, comme demain, une grâce exceptionnelle de rédemption s'est opérée en vous. A vous voir transfigurés, rayonnants d'amour, on dira de vous ce que disait le curé d'Ars du cœur des saints, d'un mot délicieux : *Le cœur des saints, est liquide.*

Votre cœur est devenu liquide à toutes les paroles de Dieu, et, dans tous les événements de la vie, vous verrez le Christ présent dans son amour. Alors, mes frères, nous aurons accompli la véritable et sainte liturgie qui sauve le monde.

Si nous ne nous réunissions que pour des recherches de science liturgique pastorale, nos efforts seraient assez peu utiles, ils seraient certainement disproportionnés; mais c'est dans le grand jeu, dans le jeu tragique de notre sacerdoce que la sainte liturgie nous entraîne et nous inclut. Nous y sommes prisonniers, nous ne pouvons plus y faillir sous peine de perdre l'honneur et de justifier ces mots terribles « d'hypocrites, de comédiens », que le Christ appliquait aux Pharisiens, qui prétendaient, eux aussi, être les détenteurs de la véritable liturgie. Le Christ savait que leur cœur n'était pas offert à Dieu, que leurs paroles étaient

mensongères; et qu'ils étaient de faux témoins. Ayant volé les clefs du sanctuaire, ils n'y entraient pas et empêchaient les autres d'y entrer.

Dieu nous garde d'encourir une responsabilité semblable; car, si nous avons dérobé les clefs du sanctuaire, et si nous refusions d'y entrer nous-mêmes, quelle malédiction tomberait sur nous!

Mais le Seigneur nous les a données, ces clefs, avec confiance, et nous entrons dans le sanctuaire avec joie. N'est-il pas vrai que tout notre sacerdoce se rajeunit dans ce bain de prières fraternelles, réunis dans cette communauté sacerdotale, qu'il est si bon de sentir, alors que vous êtes perdus dans vos petites paroisses de campagne, dans la grande solitude où quelquefois votre cœur languit et se désespère. Comme il est bon de se retrouver entre prêtres, de prier ensemble et un jour peut-être prochain, de célébrer autour de nos évêques! Comme nous sentons qu'une force nous saisit, comme nous bénissons Dieu d'avoir pu, sur des routes difficiles, connaître des étapes si heureuses, des arrêts si fortifiants, afin de pouvoir rapporter à nos fidèles le réconfort de ce que nous avons ensemble découvert.

Nous allons terminer cette soirée dans une grande prière d'invocation aux saints. Les saints, comme le curé d'Ars, ce sont ceux qui, ayant donné leur vie par leur consécration baptismale ou sacerdotale, ne l'ont point reprise ensuite. Ils se sont laissés broyer par l'étreinte du Christ : martyrs en grand nombre, saints prêtres, saintes femmes qui se sont totalement sacrifiés dans la liturgie de toute une vie, ils ont été par là nos rédempteurs. Nous demanderons à tous ces saints, à ces prêtres en particulier, de veiller sur notre sacerdoce, afin que nous emportions d'ici la conviction qu'une assemblée comme celle-ci dépasse en importance bien des événements éclatants, dont on parle dans le monde. Nous n'avons pas retenu l'attention de ceux qui croient connaître le monde; en réalité l'histoire est commandée par des faits plus intimes que ceux que l'on observe, et le Royaume de Dieu vient inaperçu.

Quand une petite paysanne de douze ans, dans un coin de Champagne et de Lorraine, dans le secret de son cœur, entendait les voix du ciel, nous savons que le sort de la

France se débattait, ou plutôt qu'il se décidait, et qu'un jour, à Reims, on en verrait l'effet.

Mes frères, c'est dans une prière comme celle que nous faisons ce soir, dans une offrande comme celle que nous accomplissons sur nos autels solitaires, que le sort de la Chrétienté se joue. Nous ouvrons cette soirée dans l'angoisse, puissions-nous la clore dans la lumière de cette certitude ! Et puissiez-vous vous-mêmes, regagnant vos pauvres presbytères, remontant à votre autel, témoin de vos prières, témoin de vos larmes, quelquefois de vos découragements, puissiez-vous y remonter le cœur tout joyeux, le cœur plus assuré, en pensant que grâce à vous ces petites paroisses, fécondées par vos sacrifices et par vos prières, refleuriront.

On rapporte qu'autour de l'an mille la terre de France tout entière se couvrit comme d'une immense robe blanche d'églises neuves pour y recevoir les fidèles et offrir à Dieu les saintes liturgies.

Mes frères, c'est peu de chose qu'une église matérielle. Puissions-nous, à la suite de ce grand effort de rénovation liturgique sacramentelle, voir la terre de France et celle du monde entier, se couvrir dans les années qui vont venir, de ces milliers d'églises toutes blanches, visibles aux anges, qui seront nos communautés chrétiennes, annonçant une ère nouvelle de rédemption. *Ainsi soit-il !*